

et des lapins. Il faudra que tu viennes vivre avec moi à la campagne.

Le petit Pito ne prit pas le temps de réfléchir, il consentit immédiatement à suivre le comte.

Celui-ci lui donna un banknote de \$2. L'enfant était aux oiseaux; il se croyait sous l'empire d'un rêve.

Cléophas grillait de fausser compagnie au riche étranger. Il lui tardait de faire la noce avec l'argent qu'il avait reçu sur le quai.

Le comte se recueillit quelques instants et dit à Cléophas.

— Vous, comment vous appelez-vous?

— Cléophas Plouf, monsieur, pour vous servir.

— Et bien, Cléophas Plouf, vous savez ce que j'attends de vous. Vous viendrez me rencontrer demain à deux heures de l'après-midi dans cette auberge. Je vous donnerai alors un autre acompte sur l'affaire. Ensuite nous partirons dans le cours de l'après-midi pour le village où vous devez faire ce que je vous dirai.

— C'est bien, monsieur, je suis votre homme. Vous pouvez compter sur moi.

— Quant à vous, reprit le comte en se tournant du côté du père Sansfaçon, je vous donne \$5, en acompte de votre marché. Demain trouvez-vous ici à deux heures avec l'enfant, je vous compterai la balance de vos \$100, et tout sera dit.

Le comte appela une dernière consommation, jeta une pièce de vingt cents sur la table et sortit.

VII

L'ENTERREMENT SECRET.

En sortant de l'auberge de la Mère Gigogne le comte de Bouctouche se dirigea vers le Carré Jacques-Cartier.

Il monta dans une voiture de louage et ordonna au cocher de diriger sa course vers Hochelaga.

Chemin faisant il fit arrêter la voiture chez un médecin.

Il resta quelques minutes dans le bureau du docteur et sortit tenant à la main une fiole soigneusement enveloppée.

Il remonta dans la voiture et se rendit à la gare du chemin de fer du Nord.

Il était arrivé juste à temps pour prendre le train de St. Jérôme.

Vers sept heures et demie le comte était rendu chez lui.

La comtesse qui n'avait pu s'expliquer le départ de son mari pour Montréal, pendant que son fils était sur les planches, était en proie à la douleur la plus cuisante. Elle n'avait près d'elle aucune amie qui put lui prodiguer des consolations.

Ursule, qui avait le cœur tendre pleurait à chaudes larmes. Ce fut Ursule qui ensevelit le vicomte et l'exposa dans le salon.

Le comte en entrant, s'adressa à sa femme et lui dit:

— Tu as trop pleuré, ma chère. Les larmes t'aveuglent. Entre dans ta chambre, essaie de prendre un peu de repos. Console-toi, la mort de notre fils ne causera pas la perte de notre fortune.

Je suis revenu de Montréal avec un plan pour réparer le malheur qui nous est arrivé.

La comtesse pleura quelques instants dans le gilet de son mari et alla ensuite se jeter sur son lit en sanglotant.

Le comte appela Ursule et lui dit qu'elle pouvait se coucher, parce qu'il se proposait de passer la nuit près du cadavre de son enfant.

Le comte entra ensuite dans la chambre mortuaire.

Il alla vers le "beaudette" sur lequel reposait les restes inanimés de son fils.

Il souleva le linceul et contempla les traits de l'enfant qui avaient gardé leur placidité.

Il baissa ensuite la tête et sembla plongé dans d'amères réflexions.

Tout-à-coup il se redressa et, se croisant les bras, il commença le monologue suivant:

"Comte de Bouctouche, ce cadavre n'est-il pas le dernier lien qui t'attache aux millions de St. Simon? M'avouerais-tu vaincu aujourd'hui? Caraque, viendras-tu demain m'arracher à mon opulence? Oh! non. Non, jamais! Le comte de Bouctouche est encore vivant! Il vivra pour me donner les moyens d'écraser l'infâme Caraque. J'irai devant les tribunaux où l'on m'accusera d'avoir substitué un enfant étranger à l'héritier défunt de St. Simon. Caraque sera confondu, car le nouveau vicomte portera toujours à la même place le signe au moyen duquel on pourra le reconnaître. La comtesse pourra se réveiller, hâtons-nous de donner à l'artiste chargé de tatouer mon nouvel enfant le modèle de son travail.

Le comte ferma à double tour la porte du salon et tira les rideaux de manière à se dérober aux regards d'un espion, si par hasard il y en avait eu au dehors.

Il sortit de sa poche un couteau à la lame très aiguisée.

Il s'approcha du lit mortuaire, enleva le linceul, et retourna le cadavre sur le ventre.

Il enleva délicatement du corps inanimé de son fils avec l'aide du couteau un grand lambeau de chair.

Sur ce lambeau était l'empreinte du castor avec les mots: *Travail et Concorde*.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 24 AVRIL 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centimes payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Grandes* reçus au pair.

Adresse: H. BERTHELOT & Cie Boite 2144 P. O. Montréal.

Correspondance de Ladébauche.

Québec 29 avril 1880.

Mon cher Vrai Canard.

Il y a une bonne escousse que j'ai pas été à Québec, et comme on parlait beaucoup à Montréal depuis quelque temps de la grande St. Jean-Baptiste, j'ai pris sur moi de me rendre dans la vieille capitale afin de donner ma façon de penser à M. Rhéaume, le président de la société.

Étant arrivé à la gare du chemin de fer du Nord, j'ai pris une calèche et pour cinq cents je me suis fait conduire à la résidence de M. Rhéaume. Je dois dire en passant que les charretiers de Québec roulent à bien meilleur marché que ceux de Montréal. Pour cinq cents un Québécois se fait transporter en cariole où on calèche depuis le marché Champlain jusqu'à la Halle Jacques-Cartier. A la Cour du recorder de Québec jamais on n'entend parler d'un charretier accusé d'avoir chargé plus que son tirif.

M. Rhéaume ne s'attendait pas à ma visite et il était enchanté de me voir. Tous les cinq minutes le bonhomme tapait sur le couvercle de sa tabatière et m'offrait une prise.

Maintenant, coupons au plus court, voici la conversation que nous avons eu ensemble.

M. RHEAUME. — Eh bien, mon cher Ladébauche, que dit-on à Montréal de notre grande fête?

LADÉBAUCHE. — Les Montréalais sont contents de voir que les Québécois sont décidés de se faire aller comme des *blood* cette année. Nous autres, on ne tirera pas en arrière. Nous descendrons en masse. La grande difficulté sera de donner un couvert à des milliers d'étrangers. Vous avez par chez vous que quatre grands hôtels le St. Louis, Blanchard, l'Albion et le Mountain Hill House. Vous pourriez y loger tout au plus mille voyageurs.

M. RHEAUME. — C'est là où tu te trompes, mon cher Ladébauche. Le comité a fait des arrangements pour loger 100,000 personnes s'il est nécessaire. On dressera des tentes sur les glaciés, l'Université, nos grandes communautés religieuses seront transformées en autant de dortoirs.

LADÉBAUCHE. — Je suis certain pour ma part que les Québécois ne laisseront rien clocher. En ma qualité de Montréalais, je suis venu vous donner quelques bons conseils à propos de votre organisation. En 1874 nous avons fait quelques grosses bêtises à Montréal et nous espérons que cette année, les Québécois ne commettront pas les mêmes fautes.

D'abord je vous dirai que nos compatriotes des États-Unis n'ont pas été du tout satisfaits de la manière dont le comité de Montréal les ont traités.

On avait donné à un individu le contrat pour fournir les repas aux étrangers logés dans le Palais de Cristal, le contrat avait été obtenu par des influences politiques, et nos amis de la république voisine

ont été nourris avec des viandes pourries servies au bout de la fourche. Je connais moi Québec, j'y ai été élevé. Je sais qu'il va se faire des tripotages dans quelques coins et il est probable que quelque spéculateur se chargera de faire rater une partie de l'organisation.

RHEAUME. — Ce que tu me dis là, Ladébauche, est parfaitement correct. Je sais que Québec a autant de jobbers marrons que la métropole. Que veux-tu, les influences sont toujours les influences, et souvent il est difficile d'y résister.

LADÉBAUCHE. — Tu sais ce qui est arrivé à Montréal en 1874, à toi de profiter de la leçon. Changement de propos. Je ne connais pas au juste ton programme pour les speechs qui seront faits le 24 Juin. J'espère bien que Québec ne lâchera pas ses fous ce jour-là. Tu comprends que je me rendrai chez vous pour m'amuser et non pas pour me faire abrutir par des discoureurs ennuyeux. Il y a un bout pour entendre rabâcher à ses oreilles de grandes phrases sur la patrie et la nationalité. Si vous avez de l'osprît pour deux sous, messieurs les Québécois, le 24 Juin prochain, vous fermerez la margoulette à vos speecheux ennuyeux, tels que Guillaume Amyot, Cyrillus Peiletier, les Docteurs Samson, Vinceletto et Larue, et le jugo Routhier. Si ces messieurs et leurs amis prennent la parole, la fête deviendrait un véritable gâchis, ça sera un cataplasme national.

M. RHEAUME. — Tu es un peu trop exigeant, Ladébauche. Comment veux-tu que les plus célèbres orateurs de la capitale puissent s'absentir ce jour-là de nous donner des discours préparés six mois d'avance? On a invité aussi les discoureurs de Montréal, et je crois que les speechs dureront environ sept ou huit heures.

LADÉBAUCHE. — Parmi les Montréalais qui se proposent de faire des discours, il y a *lui*, vous comprenez, Charles.

M. RHEAUME. — Il faudra l'avertir charitablement de ne pas venir nous troubler. Tu connais les gens de St. Roch. ça se mouche pas du pied. C'est rouge sang de bœuf, et ils lui en ferait une façon du maudit.

LADÉBAUCHE. — Y a pas de soin, Thibault ne sera pas à Québec le jour de la St. Jean-Baptiste. On dit à Montréal qu'il sera nommé magistrat pour les Pieds Noirs du Nord-Ouest.

RHEAUME. — Bon, c'est une bonne épine qu'on m'arrache du pied. A propos, Ladébauche, Robitaille est à Montréal depuis environ trois semaines. Vous avez dû le fêter comme un prince?

LADÉBAUCHE. — Pense pas, bidoux, Robitaille, les Montréalais n'aiment pas le lieutenant-gouverneur, parce qu'ils n'ont jamais eu la chance de faire nommer un des leurs. Robitaille s'est cru le loup. Il a pensé que la corporation déclarerait des fêtes pendant son séjour dans la métropole, et qu'on lui permettrait de prendre le beurre à poignée. Sa grande faute a été de rester chez nous un peu trop longtemps et la conséquence a été qu'on n'en a pas fait de cas. Il a